



La chronique d'Olivier Cena

## Ça fait pschitt...

La galerie Sud du centre Pompidou, un espace de 1 200 mètres carrés au sol, vitré sur trois de ses côtés, est pratiquement vide. A l'entrée, le visiteur aperçoit en levant la tête un genre de marquise lumineuse pour boîte de nuit ; puis, une fois à l'intérieur, il découvre au plafond des ballons gonflés à l'hélium en forme de bulles de bande dessinée, au sol une moquette rouge, sur la droite un faux sapin de Noël blanc orné de grosses boules, et au centre un écran de cinéma. En langage artistique, cela s'appelle un dispositif, dont le but est d'instaurer un décalage ; et le décalage a pour fonction de déclencher chez certaines personnes initiées à l'art contemporain une sorte de pâmoison interrogative : mais, mon Dieu, où entre-t-on ? Dans un dancing des années 1970 ? L'auteur s'appelle Philippe Parreno, il a 45 ans. En 2006, il réalisa avec un autre artiste, l'Écossais Douglas Gordon, un film sur Zidane, produit par une riche mécène, un grand clip sans paroles d'une heure et demie qui laissa la critique cinématographique sceptique, les supporters en colère, et quelques initiés pâmes. Selon le centre Pompidou, il est « l'une des grandes figures de sa génération qui a repensé la notion de réalité, d'œuvre et d'exposition depuis les années 1990 ». En langage vulgaire, cela signifie que Philippe Parreno joue avec les codes (du cinéma, du théâtre, de l'art) et les détourne : un sapin de Noël exposé en dehors de la période de Noël devient alors une œuvre d'art (pâmoison). Ainsi va le décalage. Le procédé, qu'utilisent aussi Pierre Huyghe ou Dominique Gonzalez-Foerster, manifeste parfois sa mesquinerie par de petites vengeances contre un art plus traditionnel : ici, posés contre le mur opposé à l'entrée, les posters d'œuvres d'art (Picasso, Klimt...) montés en marionnettes à la façon des *wayang kulit* javanais (*No more reality*, 1993-2009), une façon de désacraliser l'œuvre d'art en la moquant, et surtout un contre-sens puisque le *wayang* est un théâtre d'ombres fait à partir d'objets d'art en cuir (*kulit*) richement décorés que le spectateur ne voit pas. Mais soudain les stores descendent, plongeant la salle dans l'obscurité et révélant, sur le mur de gauche, une sérigraphie ordinaire, jaunâtre et pâle, faite à l'aide d'encre

phosphorescente (*Fade to black*, 2003). La projection de *June 8, 1968* (2009) commence. Il s'agit de la reconstitution, à partir de photographies d'époque (de Paul Fusco), du voyage en train du cercueil de Robert F. Kennedy entre New York et Washington, deux jours après l'assassinat du sénateur. Un million d'Américains se sont rassemblés sur le parcours. Parreno, à l'aide de figurants, retrace quelques minutes de cet événement. Les images sont jolies, tournées en 70 mm, mais sans grand intérêt (les rails défilant, le paysage sans ciel, les figurants statufiés), jusqu'à ce plan montrant l'arrondi d'une colline verdoyante sous le ciel bleu et un arbre planté en son centre sous lequel attendent quelques silhouettes. Le cadrage, les couleurs en font un plan d'une grande élégance, qui n'atteint pas encore la magnificence de l'ouverture de *Nostalghia*, de Tarkovski, mais qui ravale au rang d'épate-bourgeois les œuvrettes décalées qu'aiment tant ceux qui substituent la pâmoison aux sensations. Il semble donc que Philippe Parreno, comme tant de vidéastes actuels, ait envie de faire du cinéma. Bonne chance.

★ Philippe Parreno, jusqu'au 7 septembre à la galerie Sud, centre Pompidou, Paris 4<sup>e</sup>. Tél. : 01-44-78-12-33.



OBJET NON IDENTIFIÉ DE L'EXPOSITION PARRENO.